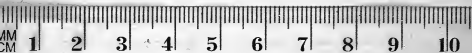


NOTICE BIOGRAPHIQUE  
SUR VAN HELMONT,

PAR L. ROUZET, D. M.



DE L'IMPRIMERIE DE FEUGERAY,

RUE DU CLOITRE SAINT-BENOIT, N° 4.

THOMAS HAY RUS

PAR FEUGERAY, D. M.

---

## NOTICE BIOGRAPHIQUE

### SUR VAN HELMONT.

(Extrait de la Revue médicale.)

**J**E vais parler d'un homme dont le caractère est peu connu, et dont les écrits, généralement mal appréciés, ont exercé sur les destinées de la médecine une influence réelle et salutaire. On n'a voulu voir qu'un visionnaire dans celui qui a découvert une foule d'aperçus ingénieux sur les lois de notre organisation, qui le premier a attaqué avec les armes de la raison les théories humorales que Paracelse avait renversées sans les combattre, et qui a posé des principes dont plusieurs ont servi de base à la plupart des systèmes qui se sont succédés jusqu'à nos jours. On s'est plu à traiter de *fougueux*, et à regarder comme abandonné à des passions violentes, l'homme de l'esprit le plus doux et le plus charitable, mais fantasque dans ses goûts, capricieux et irrésolu dans ses desseins, s'exaltant facilement pour tout ce qu'il croit bon et utile, censeur sévère, quelquefois frondeur inquiet mais se trompant de bonne foi, tel enfin qu'on peut être avec un cœur droit, une imagination vive et un caractère mélancolique.

Jean-Baptiste Vanhelmont naquit à Bruxelles vers la fin du xvi<sup>e</sup> siècle (1), époque à jamais mémorable

---

(1) En 1577.

des croyances superstitieuses, du mysticisme et de la théosophie. Issu d'une famille noble et considérée, le jeune Vanhelfmont est envoyé à Louvain pour y faire ses études. A l'âge de dix-sept ans, prêt à quitter les bancs de l'école, il signale la singularité de son caractère en refusant, sous le prétexte de son ignorance, le titre de maître-ès-arts qui devait lui être conféré, et tournant en ridicule le cérémonial qui préside à ces sortes de réceptions. Peu de temps après il refuse un riche canonicat qui lui était offert, effrayé, comme il le dit lui-même, de la règle de Saint-Bernard (1). Incertain de la direction qu'il doit suivre, il s'attache aux Jésuites, qui, malgré l'opposition du gouvernement et de l'université (2), faisaient à Louvain des cours de philosophie, et ne tarde pas à se dégoûter de leur doctrine.

Cherchant par-tout la véritable sagesse et ne la trouvant nulle part, il croit l'entrevoir un instant dans la philosophie morale des Stoïciens; mais il ne tarde pas à reconnaître combien est folle et présomptueuse une doctrine qui appuie ses principes sur le libre arbitre de l'homme, lui apprend qu'il doit toujours compter sur ses propres forces, et ne tient ainsi aucun compte du secours de la *grâce divine*. De là au spiritualisme il n'y a qu'un pas; et, avec la tournure d'esprit qui lui était propre, Vanhelfmont ne pouvait manquer de le franchir, quand même l'opinion du temps et la lecture des ouvrages mystiques ne l'y auraient pas con-

---

(1) *Ortus medicinæ*, Amsterdam, 1652, pag. 14.

(2) *Ibid.*, pag. 14.

duit. Je note cette circonstance, parce qu'elle fait sentir avec quelle ardeur Vanhelmont dut embrasser la philosophie contemplative, qui, rapportant tout à la divinité, offrait un aliment à son âme aimante, et, en lui montrant la vanité des choses terrestres, lui faisait entrevoir les délices d'une autre vie (1).

Il fallait pourtant à cette imagination ardente une occupation qui la ramenât aux intérêts matériels de la vie. Se livrer à l'étude des mœurs et des lois fut d'abord sa première pensée; mais les institutions des hommes sont si fragiles et leurs opinions si incertaines!..... Cette inquiétude qui le poursuit dans tous ses projets finit par ne lui laisser d'autre refuge que les sciences naturelles : aussi embrasse-t-il cette étude avec l'enthousiasme d'un homme qui ne voit dans le concert admirable de la nature qu'une hymne à la louange du créateur.

Extrême en tout, il parcourt avec avidité les ouvrages les plus renommés sur les différentes branches des sciences naturelles. Les écrits d'Aristote, de Galien, de Mathiole, de Dioscoride et de leurs successeurs, sont attentivement lus et commentés par lui : qu'y trouve-t-il ? une théorie physique fondée sur l'action matérielle des quatre élémens, leurs contrariétés et leurs mélanges, et dans laquelle il s'irrite de voir les causes naturelles des phénomènes soumises au calcul, aux fi-

---

(1) Il dit en sortant d'une de ces visions qui chez lui sont si fréquentes : « *Intellexi unico conceptu, quod in Christo Jesu vivimus, movemur, et sumus; quod nemo vel nomen Jesu, ad salutem dicere, sine peculiari Dei gratia possit;..... quod continuò orandum, sit, etc.* » p. 15, art. 8.

gures de géométrie et aux lettres de l'alphabet (1) ; une doctrine médicale dans laquelle on voit quatre humeurs dites *cardinales* jouer dans l'économie vivante le même rôle que jouent les quatre élémens dans la théorie physique (2) ; une histoire naturelle des plantes qui ne traite d'une manière satisfaisante que de leurs caractères extérieurs, et fourmille d'idées inexactes ou fausses quant à la détermination de leurs propriétés et de leurs usages (3). Espérant acquérir sur ce dernier objet des notions plus exactes, il se détermine à suivre la pratique d'un médecin ; mais il ne tarde pas à se convaincre des incertitudes continuelles et de l'impuissance de l'art de guérir tel qu'il nous a été transmis par les Grecs (4).

Il n'est pas plus satisfait des doctrines de Paracelse, quoiqu'elles contiennent le germe d'importantes vérités, et qu'il lui accorde des éloges pour avoir brisé l'idole (5) qu'on encensait servilement depuis tant de siècles (6). Il combat sa théorie des élémens chimi-

(1) Voyez la préface de son ouvrage, et le chapitre intitulé : *Causæ et initia naturalium*, pag. 26 et suiv.

(2) Page 132, art. 10.

(3) Pag. 15, art. 11.

(4) *Noveram quidem problematicè disputare de quovis morbo ; at ne dolorem dentium radicitus curare sciebam, vel scabiem. Vidi denique febres morbosque obvios nec certò, nec scienter, nec tutò curari : graviores autem, et qui non spontè cessant, plerumque incurabiliùm in catalogum destitui .... reputavi artem medendi Græcorum falsam esse ; remedia vero ipsa, aliquot velut experimenta juvare absque methodo non minus, quam quod eadem remedia cum methodo plerosque fallerent.* Pag. 16, art. 17.

(5) Galien.

(6) Pag. 133, art. 14.

ques, le sel, le soufre et le mercure, considérés comme principes générateurs de tous les corps, et auxquels Paracelse rapportait la plupart des phénomènes physiques et vitaux (1); il réfute avec un égal succès l'existence dans le corps vivant d'un quatrième principe, le tartre, auquel Paracelse attribue l'origine de la plupart des maladies (2); il lui reproche d'avoir trop insisté sur le rapprochement et la dépendance de l'homme avec l'univers, ou du *microcosme* avec le *macrocosme*, puisque, par les substances spirituelles qui existent en lui, l'homme est plus voisin de la divinité que du reste de la création (3). Enfin, il censure amèrement son caractère et sa conduite, et lui reproche avec raison d'avoir emprunté, sinon les développemens, du moins les premières idées de sa doctrine à un moine alchimiste, Basile Valentin, dont il ne s'est fait aucun scrupule de s'attribuer les travaux (4).

On voit d'après cela combien peu Vanhelfmont mérite le reproche que lui fait Eloy (5) avec plusieurs autres biographes, d'avoir embrassé aveuglément les rêveries de Paracelse, et de s'en être fait le défenseur. Ce qu'il y a de commun entre sa doctrine et celle de Paracelse, ce n'est point l'adoption des idées extravagantes des alchimistes, mais l'admission d'un principe spirituel, intelligent, distinct par conséquent des forces physiques et chimiques, qui ne sont que les instrumens

---

(1) Pag. 323, art. 1 et suiv.

(2) Pag. 187, art. 4 et suiv.

(3) Pag. 97 et suiv.; *idem*, pag. 748, art. 19 et suiv.

(4) Pag. 324, art. 6 et 17.

(5) *Dictionnaire historique de la médecine*, article Vanhelfmont.

dont il se sert pour exécuter les actions organiques et généralement tous les phénomènes de la nature. Cessez d'envisager dans sa généralité cette idée transcendente qui appartient à la philosophie platonicienne, et descendez au détail des applications, la distance devient infinie entre ces deux hommes.

Le fruit que Vanhelmont retire de ses méditations, c'est la conviction que la physique et la médecine, telles qu'elles sont enseignées dans les écoles et dans les livres, ne méritent pas à proprement parler le nom de science; qu'elles ne sont que de pures inventions de l'esprit, un amas informe de principes sans fondement, de préceptes sans règle; d'où il conclut que la nature ne peut se manifester pleinement à nous si notre esprit n'est éclairé par la *volonté divine*. Son zèle charitable s'enflamme à l'idée du bien qu'il peut faire si un rayon de lumière daigne descendre sur lui; il se prostérne devant le créateur, il lui adresse les plus ferventes prières, il invoque sa miséricorde en faveur de la pauvre humanité qui gémit sans secours sous le poids des infirmités qui l'accablent (1). Dans cet état d'exaltation morale, il finit par se croire en

---

(1) *Bone Deus! quousque eris mortalibus succensus, qui hactenus ne unam veritatem medendo scholis tuis reclusisti? Quousque populo te confitenti veritatem denegabis?..... Vis tibi vilas pauperum viduarum et pupillorum sub miserrima morborum incurabilium tortura et desperatione consecrari?..... Concidi in faciem et dixi: Domine, ignosce si favor in proximum me extra limites abripui; nosti suspiria mea, et quod fateam quod nihil sim, sciam, valeam, possim..... Da, Domine, da scientiam creaturæ, ut creaturam tuam intime noscat propter mandatum tuum charitatis, etc. Pag. 16, art. 18.*



rapport avec les esprits célestes , et pense obéir à une impulsion divine en se livrant à l'étude de l'art de guérir (1).

Il est douteux si Vanhelfmont prit à l'université de Louvain, en 1599, le titre de docteur en médecine, ainsi que l'assurent quelques biographes, ou s'il y fut seulement promu à la licence, comme c'était assez l'usage dans cette école. Mais ce qui est certain, c'est qu'on ne saurait apporter plus d'ardeur qu'il n'a fait pendant quarante ans de sa vie, à étendre et perfectionner ses connaissances en médecine, et particulièrement en chimie, étude pour laquelle il se sentait un attrait irrésistible. Vanhelfmont consacra une partie de sa jeunesse à des voyages scientifiques en France et en Italie, exerçant gratuitement la médecine, et marquant, s'il faut l'en croire, son passage par des cures nombreuses. De retour dans son pays, il fit un riche mariage, duquel il eut plusieurs fils; l'un d'eux, François-Mercurius Vanhelfmont, qui a survécu à son père, est devenu célèbre par ses connaissances théosophiques.

Vanhelfmont acquit de son vivant une grande réputation, et obtint la considération que lui méritaient son caractère et ses vertus. Il ne fut pas cependant sans éprouver quelques tracasseries de la part des hommes dont il frondait ouvertement les opinions; ces tracasseries, légères sans doute, il se les exagère et s'en plaint d'une manière qui peint à la fois son extrême susceptibilité et son impassible résignation (2). Peu sensible aux

---

(1) Pag. 16, art. 19.

(2) Pag. 377, art. 1 et 2.

honneurs, ou du moins ne paraissant pas les rechercher, il refusa constamment les offres que lui fit l'empereur Rodolphe II pour l'engager à venir à Vienne, et donna ainsi l'exemple rare d'un homme qui préfère la vie retirée et la culture paisible des sciences aux illusions de la faveur et à la pompe séduisante des cours. Vanhelmont passa la plus grande partie de sa vie dans une retraite absolue à sa terre de Vilvorde, ne sortant presque pas, et partageant son temps entre les malades qui venaient le consulter, son laboratoire et ses livres. Il est mort dans le mois de décembre 1644, âgé de soixante-sept ans.

Le système dont Vanhelmont est l'auteur repose, comme je l'ai dit précédemment, sur l'admission d'un principe actif, universellement répandu dans la nature, principe moteur et régulateur de tout ce qui existe, source de la vie et du sentiment dans les êtres organisés (1). Ce principe, qu'à l'exemple de Paracelse il appelle du nom d'*Archée*, mais auquel il accorde une forme plus substantielle (2), est doué d'intelligence, et jouit des pouvoirs nécessaires pour réaliser les idées qu'il a conçues. Il se développe dans la semence, la féconde, dispose tout pour l'organisation du nouvel être, dirige ensuite toutes les actions de sa vie et ne s'éteint qu'avec elle (3). L'*archée*, dans la doctrine de Vanhelmont, n'est cependant pas le premier mobile de

(1) Pag. 33, art. 1 et 4.

(2) « *Constat verò archeus ex connexionē vitalis auræ, velut materiæ, cum imagine seminali, quæ est interior nucleus spiritalis, fecunditatem seminis continens, tanquam causa efficiens interna.* » Pag. 33, art. 4.

(3) Pag. 33, art. 2 et 3.

la création ; il n'agit pas directement sur la matière : on a confondu avec lui le *primum agens*, que Vanhelmont désigne sous le nom de *ferment*, d'*ens seminale*, d'*imago seminalis*, et auquel il attribue le pouvoir qu'il appelle *vim principiandi*. Il n'y a en effet, suivant Vanhelmont, que deux causes premières de toutes les choses, l'*initium ex quo*, ou l'élément de l'eau (1), et l'*initium per quod*, ou le ferment. Ce ferment est un être formel, qui n'est ni une substance ni un accident, mais un principe intermédiaire, créé dès l'origine du monde pour précéder, exciter et développer la semence (2). L'image du ferment enveloppe en quelque sorte la matière dans la semence (3), et c'est sur ce produit que l'archée développe des corps conformes à l'idée que l'image séminale a fait naître en lui (4).

Vanhelmont a fait de l'histoire des ferments et de l'archée celle de la création entière : aussi admet-il autant d'espèces de ferments qu'il y a d'espèces distinc-

(1) Vanhelmont ne reconnaît comme principe élémentaire des corps que l'eau, qui est, selon lui, le vrai principe de tout ce qui existe ; en conséquence, il rejette comme n'ayant aucun fondement tout ce qui a été dit par les physiciens sur le concours d'action des quatre élémens dans la production des différens corps, ainsi que les trois principes chimiques auxquels Paracelse rapportait cette même action. Pag. 26 et suiv.

(2) « *Est autem fermentum ens creatum formale, quod neque substantia, neque accidens, sed neutrum, per modum lucis, ignis, etc., conditum a mundi principio, in locis suæ monarchiæ, ut semina præparet, excitet, et precedat. Hoc est nempe fermentum in genere.* » Pag. 29, art. 24.

(3) « *Imago fermenti impregnat massam semine.* » Pag. 90 et suiv.

(4) Pag. 92, art. 11 ; *idem*, pag. 33, art. 4.

tes d'êtres dans la nature. Toutefois , dans chacun des trois règnes , il rattache les individualités à un mode général d'existence : c'est ce qu'il appelle la *forme* , qui ne doit pas s'entendre de la configuration des corps , mais qui en constitue l'*essence* ou la *vie* (1). Ainsi , dans ce qu'on appelle communément le règne *inorganique* , mais que Vanhelmont ne considère pas tout-à-fait comme tel (2) , le but de la génération consistant dans l'entier développement de corps qui contiennent en eux tous les élémens de leur existence , il reconnaît une forme qu'il appelle *essentielle* ou *naturelle* , parce qu'elle change peu la constitution primitive de ces corps ; forme qui est , selon lui , une sorte de *lumière matérielle*. Dans le règne végétal , où s'exécutent déjà des fonctions bien autrement compliquées , il y a une forme qu'on peut appeler *vitale* , mais purement vitale , puisqu'elle n'est que l'ébauche de l'*ame sensitive vivante* , qui est l'attribut de l'animalité : celle-ci ( la forme des animaux ) reçoit le nom de *forme substantielle* , pour la distinguer de la *substance formelle* , ou l'*âme immortelle* , apanage exclusif de l'homme , et qui se trouve intimement liée à l'âme sensitive qui lui sert de moyen d'union avec le corps (3).

Revenons à l'histoire physiologique de l'homme.

L'archée fabricant (*archeus faber*) n'est point le seul principe vital intelligent qui existe dans l'économie.

(1) « *Vita sive forma.* » Pag. 649 , art. 1. Il dit ailleurs *forma est vita rerum.* Pag. 108 , art. 22.

(2) Voyez pag. 108 , art. 20 et 21 ; *idem* , pag. 116 , art. 67.

(3) Pag. 116 , art. 67 ; *idem* , pag. 224 , art. 26.

Quoiqu'il tienne à proprement parler les rênes du gouvernement, que tous les phénomènes vitaux s'exécutent en vertu de ses ordres, et qu'ils obéissent à ses irrégularités et à ses caprices comme à ses opérations les mieux combinées, il n'est lui-même que le premier instrument de l'âme sensitive; celle-ci est le pouvoir législatif et l'autre le pouvoir exécutif, en sorte que l'un ne peut rien, ou à-peu-près rien sans l'autre (1); le premier représente la vie en puissance, et l'autre la vie en exercice, mais non pas encore dans ses effets, car ces effets sont le résultat de l'action des agens subalternes que l'archée a attachés à l'accomplissement de chaque fonction. Pour parvenir plus sûrement et plus aisément à ses fins, le grand archée établit dans chaque organe un archée particulier qui n'a que des fonctions locales à remplir, tandis qu'en sa qualité d'archée principal, il conserve l'inspection sur tous ses subalternes, excite ou ralentit, fortifie ou tempère leur action (2). Cette action consiste à mettre en jeu dans nos divers organes le principe du sentiment et du mouvement que Vanhelmont appelle *blas*, lequel *blas* représente la vie propre de chaque organe (3) déterminée pour chacun

---

(1) Pag. 233, art. 27 et 28.

(2) « *Præses demum ille (l'archée local) manet curator, rectorque internus finum, in obitum usque. Alter vero (l'archée ordonnateur) fluctuans, nulli assignatus membrum, intuitum servat super perparticulares membrorum nauceros, lucidus, at ferians nunquam.* » Pag. 33, art. 7.

(3) Il y a deux *blas* en nous, l'un qui agit par lui-même et n'est point soumis à l'empire de la volonté, l'autre qui est subordonné à cette dernière, et n'agit qu'en conséquence de ses impulsions. « *Duplex itaque blas in nobis, unum nempe, quod naturali motu; alterum vero quod voluntate*

par la nature de son ferment (1), qui à son tour est entretenu par l'esprit vital qui vient du sang (2).

Dégagez cette théorie des formes métaphysiques

*animalium ad motum localem dirigitur.* » Pag. 145, art. 8 et 9.

(1) Vanhelmont fait jouer aux ferments, dans l'économie, le même rôle qu'ils jouent dans la nature pour le développement des germes ; ce sont toujours des principes d'action immatériels, qui impriment aux substances matérielles avec lesquelles ils sont en rapport des qualités spécifiques, adaptées à la nature du but auquel elles doivent tendre. Les ferments constituent la *vie moyenne*, le *magnum oportet* de tous les êtres en général et des organes des corps vivans en particulier ; c'est en conséquence le ferment qui forme le principe nutritif dans les alimens, le principe vénéneux dans les poisons, le principe médicamenteux dans les remèdes, le principe attractif du fer dans l'aimant, etc. ; ce sont les ferments qui sont les causes premières des transmutations de substances qui s'opèrent dans les corps organisés, comme, par exemple, les transmutations successives de la substance alibile pendant l'acte de la digestion. Les ferments développent en partie leur action par des qualités secondaires qui sont le doux, l'acide, le salé, etc. ; mais comme si Vanhelmont prévoyait la fausse interprétation à laquelle pourrait conduire ce rapprochement des qualités matérielles, et les applications vicieuses que la chimie pourrait en faire un jour, il s'empresse de déclarer que ces qualités ne constituent pas en propre le ferment, qui reste toujours un principe formel ; qu'elles lui sont purement accessoires, et que, malgré leur concours, la digestion (expression qu'il prend dans son sens le plus vaste) n'en est pas moins un acte purement vital. « *Sin autem associaverint (les ferments) corpoream qualitatem ministram quò facilius robur suum vitale dispergant, id factum puta in adjumentum..... sed digestio in se est opus vitæ ipsius.* » Pag. 168, art. 13 et 14. Voyez aussi pag. 168, art. 8 ; pag. 129, art. 52. On voit toutefois, malgré cette explication, combien la pente est glissante, et combien peu il est étonnant que tant de gens s'y soient laissé entraîner.

(2) Pag. 159, art. 14.

dans lesquelles elle est conçue ; arrêtez-vous à la signification réelle des choses, sans égard au langage qui les exprime, et vous avez aussitôt l'action vitale et ses importantes modifications dans les divers organes, je ne dis pas développées comme elles l'ont été plus tard, mais pressenties, indiquées même avec une sagacité et une force de conception qui étonnent quand on se reporte à l'état où était la science à l'époque où vivait Vanhelmont. Ces notions générales ne sont pas, comme on le croit communément, les seules vues importantes que renferment ses écrits : ce n'est là que l'ensemble de l'édifice ; il faut en considérer les parties pour savoir jusqu'à quel point Vanhelmont s'est avancé dans le chemin de la vérité. La connaissance des liens sympathiques qui enchainent nos organes, et les font concourir à l'accomplissement des diverses fonctions, la supériorité d'action qu'exercent certains centres organiques, tels que l'estomac, l'utérus, etc., et les influences qui en résultent dans l'état physiologique et pathologique (1), ce sont là les grandes vérités que son génie a si heureusement fécondées ; c'est là son premier titre de gloire, le seul dont on n'a presque jamais parlé, précisément parce que ceux qui savaient le mieux l'apprécier avaient plus d'intérêt à le méconnaître. L'activité vitale et la sympathie, voilà les armes redoutables sous lesquelles sont tombées devant lui les théories physiques humorales et chimiques qui avaient

---

(1) C'est ce que Vanhelmont appelle les *monarchies vitales* : y a-t-il une grande différence entre cette idée et celle de l'école de Bordeu sur les départemens organiques ?

environné d'un triple rideau de ténèbres le sanctuaire de la vie (1).

Ce n'est pas que Vanhelimont ait toujours apprécié selon son véritable mode le mécanisme des fonctions ; il lui eût fallu pour cela des connaissances anatomiques qu'on ne possédait pas de son temps, et une série de travaux antérieurs aux siens, qui l'auraient dirigé dans la route qu'il devait tenir ; mais isolé comme il l'était, et forcé de tout reconstruire, pouvait-il ne s'écarter jamais de la ligne étroite et si difficile de l'observation ? Souvent des erreurs théoriques se montrent à côté de ses plus hautes conceptions, elles en altèrent la pureté et empêchent d'en légitimer les résultats ; mais elles en font ressortir davantage le génie de cet homme extraordinaire, qui, privé de la plupart des moyens de perfectionner et d'étendre ses connaissances, a poussé si loin les recherches sur les lois de notre organisation (2).

Après les analogies qu'on a pu trouver entre les principes de la doctrine de Vanhelimont et ceux des doctrines modernes, une considération qui ne saurait être sans intérêt pour l'observateur, c'est l'importance qu'il accorde à l'estomac dans l'ordre physiologique et pathologique. A la vérité, il établit, je ne sais trop pourquoi, une communauté ou dépendance d'action

(1) Voy. en entier le chapitre intitulé : *Ignota actio regiminis*, pag. 26 et suiv. ; *id.*, p. 270, art. 43, et p. 649.

(2) Consultez en preuve le chapitre intitulé *pilorus rector*, pag. 180 ; et celui qui a pour titre : *sextuplex digestio alimenti humani*, pag. 166 ; car, sous le terme générique de *digestion*, Vanhelimont comprend les fonctions vitales les plus importantes, la digestion proprement dite, la circulation, la nutrition, plusieurs sécrétions, etc.



entre l'estomac et la rate , ce qu'il appelle *jus duumviratûs* ; mais ceci n'ôte absolument rien à l'importance de ses remarques pratiques , et c'est uniquement sur elles que j'ai en vue d'appeler l'attention.

J'observe d'abord que la sensibilité organique de l'estomac , et la faculté élective et digestive des alimens que cette sensibilité lui donne , a été étudiée et appréciée par Vanhelfmont avec tout le soin qu'elle mérite. « Je considère , dit-il , l'estomac , non pas , à l'exemple de Galien , comme un sac , ou comme un vase destiné à opérer la coction des alimens , mais comme un organe vital , qui est doué de goût , d'odorat , qui est mû par des appétits divers , et qui a quelquefois une telle répugnance pour certains alimens , que l'homme mourrait de faim avant que de forcer l'estomac à les retenir (1). » Il n'a pas observé avec moins de justesse la disposition qu'à la sensibilité de l'estomac à s'exalter plus facilement peut-être que celle de tout autre organe (2) , ainsi que les phénomènes sympathiques auxquels cette exaltation donne lieu , et qui sont portés , dans l'empoisonnement , au plus haut degré de violence (3). Enfin , attentif à suivre le développement et la succession des symptômes dans les maladies , cette étude le conduit à reconnaître que beaucoup de maladies dont les phénomènes principaux se passent loin du centre épigastrique , n'en tirent pas moins leur origine de ce centre ; ainsi , il observe que dans chaque accès de goutte , il se manifeste un malaise accompagné de fièvre , avant qu'aucun

---

(1) Pag. 273 , art. 49.

(2) Pag. 230 , art. 4.

(3) Pag. 222 , art. 12.

symptôme de la maladie se soit encore fait sentir dans les membres ; et il affirme que c'est dans l'estomac qu'est le siège primitif de la maladie (1). Il fait la même remarque à l'égard des symptômes que développent les fièvres : leur cause la plus générale est un principe vénéneux qui irrite l'archée de l'estomac, et cependant les phénomènes sensibles se montrent loin de la scène du désordre (2).

De ces observations multipliées, et de cette autre considération qu'on a vu quelquefois la vie se prolonger après la destruction totale du cerveau, tandis que les plaies de l'estomac sont constamment mortelles, il conclut que l'orifice supérieur de l'estomac est le siège de l'âme sensitive, et que de là partent les irradiations vitales qu'elle envoie dans toute l'économie par l'intermède de l'archée (3).

La doctrine pathologique de Vanhelmont repose sur ce principe, que la maladie consiste dans la réalisation d'une idée que l'archée conçoit en conséquence de ses propres déterminations, ou par suite de l'irritation que produit en lui la présence d'un être morbide qui s'est introduit dans le corps. Ceci a besoin d'explication.

On a vu que ce qui constitue l'ordre physiologique, c'est la subordination qui existe dans la hiérarchie des principes exécuteurs des volontés de l'âme sensitive ; mais s'il arrive que le principal archée se mette en état de révolte, qu'il s'abandonne à ses sentimens

(1) Pag. 270, art. 40 ; *idem*, pag. 451, art. 13.

(2) Pag. 268, art. 25 ; *idem*, pag. 739 et suiv. *Tractatus de Febris*.

(3) Pag. 250, art. 25.

et à ses passions ; ou bien , comme le dit fort spirituellement M. Coutanceau (1) , que les archées inférieurs s'insurgent contre leur suzerain , il en résulte un désordre proportionné à l'importance de l'agent qui l'occasionne , et au degré plus ou moins complet d'anarchie. Les motifs de ces actions désordonnées sont inconnus ; il faut les considérer comme prenant leur source dans les volontés et les caprices de l'archée ; mais Vanhelmont n'oserait assurer qu'on n'établira pas un jour une liaison entre la cause de ces phénomènes et les causes morbides extérieures dont l'action est jusqu'à présent mieux déterminée (2). C'est cette action vicieuse de certains agens extérieurs qui constitue la deuxième source de maladies. Ces agens , introduits dans le corps , agissent par leur qualité vénéneuse sur l'archée , le pénètrent , le forcent à concevoir l'idée morbifique ; de son côté , l'archée s'indigne , entre en fureur , rassemble ses forces , et se met en campagne pour chasser l'ennemi de son territoire. Ou cette lutte se termine à l'avantage de l'archée , et celui-ci reste paisible possesseur de ses domaines ; ou la victoire reste des deux côtés incertaine , et l'archée est forcé de garder aussi long-temps chez lui cet hôte dangereux ; ou bien l'archée succombe et entraîne ses états dans sa ruine.

Les conséquences pour la thérapeutique sont faciles à déduire : surveiller les déterminations de l'archée , modérer son action ou l'exciter au besoin , prévenir

---

(1) Article *Archée* du *Dictionnaire de Médecine* publié par MM. Béclard , Breschet , Coutanceau , Désormeaux , etc. , tome II<sup>e</sup>.

(2) Pag. 438 , art. 7.

la réalisation de l'idée morbifique en détruisant le principe qui en apportait le germe; et, si l'on n'a pu réussir, employer les moyens les plus propres à rendre moins incommode la présence de cet ennemi; telle est la véritable source des indications (1).

Cette théorie, considérée dans son expression la plus générale, envisage les faits sous un point de vue tellement juste, qu'on peut la regarder comme l'allégorie la plus brillante à la fois et la plus exacte de l'action des phénomènes vitaux dans l'état pathologique. Mais ce n'est encore là que la théorie générale; il faut entrer dans les individualités dont elle se compose pour apprécier tout le mérite de son auteur. Dans cette partie, comme dans la partie physiologique, l'esprit contemple avec surprise une foule d'aperçus neufs, d'observations judicieuses et de vues profondes qui excitent cette satisfaction intérieure, ces subites impressions, que produisent en nous les révélations du génie. Quel talent d'investigation, quelle logique pour combattre ses adversaires, quelle force de tête pour saisir dans un même coup-d'œil les rapports les plus généraux des objets! Que d'erreurs il renverse à chaque pas, et sur les actions désordonnées des humeurs, et sur les prétendues altérations du sang pendant qu'il circule encore dans ses vaisseaux (2), et sur la manière d'agir des médi-

---

(1) Voy. les chapitres intitulés : *ignotus hospes morbus*, pag. 389; *de ideis morborum*, pag. 431; *de morbis archæilibus*, pag. 437; *ortus imaginis morbosæ*, pag. 441.

(2) Voyez le chapitre *scholarum humoristarum passiva deceptio*, pag. 789 et suivantes; et le Traité des fièvres, pag. 739.

camens (1), et sur les explications physiques et chimiques du problème insoluble de la vie (2)! — Je m'arrête. Le sentiment de l'admiration, et le besoin de le communiquer à mes lecteurs, m'ont entraîné trop loin pour une simple notice; mais pouvais-je moins faire pour célébrer l'homme qui a repris dans ses fondemens l'édifice entier de la science médicale, et qui a imprimé à l'étude physiologique de l'homme une direction dont elle ne doit plus s'écarter ?

La chimie est redevable à Vanhelmont de grands et de nombreux perfectionnemens, quoiqu'il n'ait pas su se dépouiller entièrement des préjugés que l'école spagyrique avait fait naître. Le premier, il a fait connaître les propriétés des différens gaz et leur action sur l'atmosphère et sur le corps de l'homme (3); le premier

(1) Voyez le chapitre *potestas medicaminum*, pag. 376. Malgré la défaveur où sont dans son esprit les remèdes galéniques, il ne nie pas que quelques-uns n'aient une action salutaire; il reconnaît même ce qu'ils ont de spécifique, les uns comme vomitifs, les autres comme purgatifs, diurétiques, etc., différence qu'il attribue à la propriété qu'ils ont de ne développer leur action que dans la première, la seconde ou la troisième période de la digestion, etc.; toutefois, il s'empresse de faire observer qu'ils la doivent cette action à ce qu'ils contiennent de principes chimiques, qu'il croit être des sels pour la plupart. Mais les forces digestives affaiblissant ou altérant la nature de ces principes dans les végétaux, il préfère employer ceux des remèdes minéraux qui jouissent de propriétés analogues, et dont les forces digestives ne peuvent affaiblir l'action spécifique. Pag. 382, art. 30.

(2) Voy. le chapitre *physica Aristotelis et Galeni ignara*, pag. 37; et celui qui a pour titre: *tartari inventio in morbis temeraria*, pag. 190.

(3) Pag. 90, art. 43.

il a prouvé, contre Paracelse, que le tartre n'existe pas tout formé dans les alimens et les boissons ; que les calculs urinaires ne doivent pas être assimilés aux pierres du règne inorganique , puisque l'analyse chimique les montre formés de principes tout-à-fait différens. Considérant , en effet , comme l'observe Sprengel (1), que le tartre se dépose du vin, non pas comme terre , mais comme sel cristallisé, il fut conduit à penser que les sels de l'urine devaient se précipiter de la même manière pour former les calculs. Mais le plus éminent de tous ses services eût été sans contredit d'avoir limité et convenablement restreint les applications de la chimie dans la science de l'organisation humaine (2), s'il n'eût été dans le sort de la doctrine de Vanhelmont de donner naissance, par ses divers côtés , à des systèmes opposés qui devaient se disputer long-temps le sceptre médical : le système de l'animisme et celui du vitalisme pur, les seuls que Vanhelmont voudrait avouer pour légitimes , et le système chémiatrique , que le fougueux Sylvius et ses fanatiques disciples devaient introduire en travestissant les idées de Vanhelmont sur la nature des ferments.

La doctrine de Vanhelmont ne se trouve point exposée, dans ses écrits, dans l'ensemble systématique où je viens de la présenter; c'est là sans doute la raison pour laquelle elle a été si souvent mal comprise. Peu de personnes se sentent capables d'assez de résignation pour lire , avec

(1) *Histoire de la médecine* , t. v , pag. 29.

(2) Voyez le chapitre intitulé : *inventio tartari in morbis temeraria* ; et cet autre , *tria prima chymicorum principia , neque eorundem essentias , de morborum exercitu esse* , pag. 322 et suiv.

l'attention que réclament des matières abstraites traitées avec un luxe d'imagination qu'on a peine à concevoir, une centaine de chapitres, dont plusieurs n'ont pas reçu la dernière main, et qui, n'ayant été réunis en corps d'ouvrage qu'après la mort de l'auteur, exposent par suite à tous les inconvéniens d'une rédaction commencée et suspendue plusieurs fois, dans laquelle les idées se croisent et se reproduisent sous des formes diverses et quelquefois contradictoires. C'est ce qui a lieu à l'égard de Vanhelfmont, dont la plupart des écrits n'ont été publiés qu'après sa mort, à l'exception du livre *de Magnetica vulnerum curatione*, Parisiis, 1621; du *Supplementum de Spadanis fontibus*, Leodii, 1624; du livre intitulé, *Febrium doctrina inaudita*, Antuerpiæ, 1642; ouvrage qui fut épuisé en peu de temps, et réimprimé quelque temps avant la mort de l'auteur, avec un appendice ayant pour titre : *Scholarum humoristarum passiva deceptio*. Ces deux traités, joints à celui de *lithiasi* et à son *tumulum pestis*, parurent à Cologne en 1644. — Le recueil des œuvres de Vanhelfmont, publié par son fils ~~Jean-Baptiste~~, parut pour la première fois à Amsterdam en 1648, sous ce titre : *Ortus medicinæ, id est initia physicæ inaudita; progressus medicinæ novus, in morborum ultionem ad vitam longam*, authore J. B. Vanhelfmont. Cet ouvrage a été réimprimé plusieurs fois en France, en Italie et en Allemagne; les plus correctes et les plus authentiques de ces éditions sont celles d'Amsterdam, 1648 et 1652, chez Elzevir.